

Trop facile de supporter le PSG avec ses stars et ses titres à gogo ? Pas forcément. Pour Boe Strummer, membre du collectif Casual Gabberz, cela s'apparente presque à une relation toxique, mais dans laquelle il serait consentant. Par conséquent, inutile de fuir

PAR JULIEN DUEZ

ÉLÉGANCE

ET

NONCHALANCE

PHOTOGRAPHE THÉODOROS GENNITSAKIS  
STYLISTE TIPHAÏNE MENON



Bombers, ETUDES STUDIO  
Maillot domicile 22/23, PSG



Bombers, ETUDES STUDIO  
Maillot PSG vintage sur LEBONCOM.FR

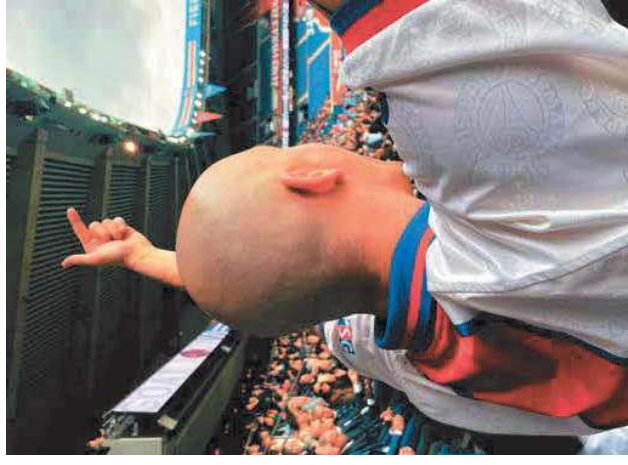
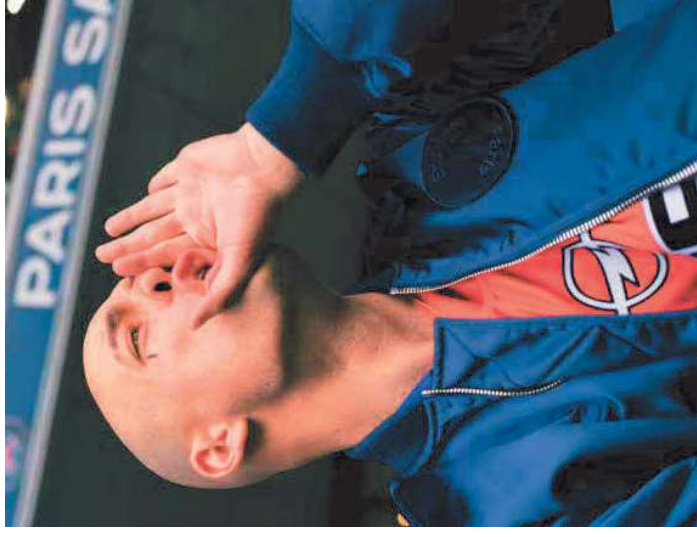


**Les Allemands considèrent le football comme "la chose secondaire la plus importante du monde".** Dit autrement, pas besoin d'être un ultra acharné pour se revendiquer fan de ballon rond. Même un avocat francfortois ou une danseuse étoile munichoise peuvent garder un œil attentif sur les résultats de leur équipe chaque week-end. Une définition qui correspond bien à l'image que se fait Romeo Huesquin du sport le plus populaire du monde, même si "en bon Français", le jeune trentenaire se méfie "des tendances qui viennent d'Allemagne et d'Angleterre." Pourquoi? Peut-être parce que le collectif auquel il appartient, Casual Gabberz, ne se revendique nullement "ligataire", ni "gardien" d'une culture étrangère au sein de la scène parisienne, à laquelle il appartient depuis maintenant dix ans. Pourtant, le terme "casual" lui-même rappelle cette contre-culture typiquement britannique qui, chez les supporters, consiste à se rendre au stade vêtu, non pas du maillot officiel de son équipe, mais de sapes de marques diverses (Barbour, Stone Island, Lyle & Scott, Fred Perry...) et – en apparence – sans lien avec le ballon rond, afin de passer inaperçu. "Je ne suis pas un bandeur de hooligans, se défend Boe Strummer. Quand je vais au stade, une écharpe et un bon vieux joggò Lacoste, ça me suffit. C'est ma conception du truc, à la française. Pour moi, "casual" ça veut certes dire "en sous-main", mais aussi "en dilettante", voire "avec nonchalance"." Elle gabber alors? "C'est un style de musique électronique hardcore originaire des Pays-Bas et plus particulièrement, de Rotterdam", rappelle celui qui tire son pseudo de sa passion pour le groupe The Clash. "Mais c'est aussi une culture, voire même un mode de vie pour certains. Et c'est une culture qui trouve ses racines dans les milieux prolétaires. C'est pour cela qu'aux Pays-Bas, elle est plus populaire à Rotterdam qu'à Amsterdam et en France, son public vient plutôt du Nord que de Paris."

Boe Strummer, lui, vient d'Aincourt, "un village-dortoir ultra-dépendant de Paris" situé dans le Val-d'Oise, où il grandit avec deux frères, une mère régisseuse dans le cinéma et un père employé dans la pizzeria de ses grands-parents, située dans la commune voisine de Mantes-la-Jolie. De cette enfance sans histoire, il se souvient du terrain de foot municipal,

lieu de rendez-vous avec les potes pour taper la balle pour le plaisir et sans l'ambition de devenir le nouveau Zidane. "Jeune, j'ai pratiqué le foot en club, mais ça n'a pas duré longtemps. Je n'étais pas assez assidu dans la pratique. Les entraînements à répétition, ce n'était pas fait pour moi." Une attitude "dilettante" qui n'est en rien péjorative mais, au contraire, synonyme d'ouverture d'esprit: "J'ai aussi fait de l'équitation, du judo, de la pétanque, du tennis, du piano, de la guitare... Mes parents sont de nature curieuse, ils ne m'ont jamais empêché de me faire mes propres expériences." À l'adolescence, il en est cependant une qui va le marquer au

fer rouge. Ou plutôt, rouge et bleu. "Je ne viens pas d'une famille portée sur le foot. Ma première expérience dans un stade date du début des années 2000, lorsque le père d'un pote abonné au PSG m'a emmené au Parc des Princes, rejoue Roméo. J'avais douze ou treize ans, ce qui est relativement tardif pour un ado et je me souviens que ce qui m'a immédiatement attrapé, c'était la ferveur populaire qui habitait les tribunes." Les plus jeunes l'ignorent peut-être mais à l'époque, le club de la capitale était loin de l'image du rouleau compresseur sportif qu'on lui associe aujourd'hui. Plus proche du ventre mou – voire de la relégation – que des places européennes, le PSG se distingue cependant par fortement marqués à l'extrême-droite, au contraire de son opposé, le Virage Auteuil, empreint d'une identité plus multiculturelle. "Il n'y avait pas que des fachos en tribune Boulogne, même si je me rappelle d'une ambiance souvent mauvaise, avec des commentaires et des insultes qu'on n'a pas envie d'entendre." Une situation qui appartient au passé depuis qu'en 2010, le fameux Plan Leproux, destiné à pacifier les tribunes du Parc en dissolvant certains groupes de supporters, est passé par là. La suite, on la connaît: le Paris Saint-Germain vit une renaissance sportive, développe son personal branding à l'excès et change de dimension. De quoi provoquer des réactions mitigées chez les supporters historiques comme Roméo: "l'ambiance du Parc est complètement aseptisée, déplore-t-il, mais dans le même temps, on y voit des familles qui n'auraient peut-être pas osé y venir



Maillot third 22/23, PSG



Maillot Heritage 92/93, PSG





par le passé. Alors certes, ça va créer un débat sur l'arrivée massive de football, mais je suis partisan d'un football populaire et pour moi, ça implique que tout le monde puisse y avoir accès."

Paradoxalement, ce PSG 2.0 se distingue par une politique tarifaire qui, elle, n'a rien de populaire, mais reflète une tendance plus globale. "C'est comme en soirée : les gens lâchent du gros argent pour assister à un spectacle, donc, en contrepartie, ils attendent un retour sur investissement. Le PSG, c'est comme Tomorrowland : ça ne me dérange pas d'y aller une fois de temps en temps, mais je ne veux pas que ce soit seulement ça. Je regrette qu'on ait perdu ce saut dans l'inconnu, où on paye cinq balles sans savoir ce qu'on aura au programme", analyse Boe Strummer qui ne se rend plus que ponctuellement au Parc. "Vis-à-vis de ce que je suis et des valeurs que je défends, le PSG ne me représente plus aujourd'hui, mais je lui reste encore fidèle, c'est une putain de relation toxique. C'est comme quand tu as un grand frère qui joue au con : tu n'arrives pas à t'en détacher parce que ça reste ton grand frère finalement." Malgré tout, il avoue encore apprécier le côté "galà" qui colle à la peau de son club de cœur. "C'est à l'image de la ville de Paris. Sur le terrain, j'aime voir du beau jeu pratiqué par des esthètes. Au-delà de l'aspect sportif, le foot c'est d'abord un spectacle. Les détracteurs diront que les joueurs sont des danseuses mais c'est vrai, ils dansent ! Un match, c'est comme un ballet, une chorégraphie." Lune de ses premières idoles se nomme Ronaldinho, aujourd'hui c'est un autre Brésilien, Neymar, qui a repris le flambeau. "Malheureusement, je trouve que les virtuoses sont une espèce en voie de disparition. Le football est devenu beaucoup plus athlétique qu'avant, ça limite le beau jeu." A quoi reconnaît-on un artiste au-delà de son talent ? Probablement à son uniforme. Et donc, dans le cas du footballeur, à son maillot. Bien qu'il se décrive comme un "très mauvais commerçant", Boe Strummer a lancé il y a quelques années le projet Terrain Worlwide, un compte Instagram sur lequel il vend des tuniques rétro au prix unique de 50 euros. "Peut-être que ça vaut plus, peut-être moins, mais je m'oppose à la monétisation de la culture en général. C'est d'ailleurs pour ça que je ne vis pas de la musique à temps

plein, j'ai un boulot en parallèle". Un boulot qu'il s'apprête à lâcher pour reprendre le resto que sa mère a ouvert au fin fond de l'Ariège voici sept ans. "La cuisine, c'est mon autre passion, peut-être la seule pour laquelle je ne suis vraiment pas dilettante."

Les maillots, eux, n'ont aucun lien de cause à effet avec le beau jeu, mais au PSG, chaque saison rime avec une nouvelle polémique liée à des saugrenus qu'éloignent des templates originaux, à commencer par l'iconique "bande Hechter", caractéristique des vareuses du club de la capitale. Parmi les objets du défilé, une tunique jaune en hommage aux joueurs brésiliens, une autre noir et grenat, clin d'œil au drapeau du Qatar, sans oublier le maillot noir estampillé de l'équipementier Jordan, les premières de l'ouverture de la boutique du club sur la 5e avenue de New York. Autant d'exemples qui font enrager Roméo : "Le PSG est un club de banlieusards et la banlieue, c'est un énorme vivier de création. Donc pourquoi on va prendre le logo de Jordan ? Ok, ça suit une logique capitaliste, mais le football ce n'est pas que ça. Un maillot, c'est un marqueur identitaire. Quand tu en portes un, c'est beaucoup plus sérieux qu'on ne le croit, il ne faut pas le prendre à la légère. Un touriste japonais qui se balade sur la Canebière avec un maillot du PSG, s'il se fait embrouiller, il faudra qu'il soit prêt à en assumer les conséquences." Et le DJ de citer en exemple un gig aux Pays-Bas, lors duquel l'un de ses acolytes arborait fièrement le maillot du Feyenoord Rotterdam, porte-drapeau de la ville considérée comme la Mecque du gabber : "La soirée avait lieu dans les environs d'Utrecht. Au bout de dix minutes sur scène, un mec de la sécu est venu lui ordonner de le retirer immédiatement car ça ne passait pas du tout vis-à-vis du public. Ça revenait à se ramener avec un t-shirt de SOS Racisme à un meeting d'Eric Zemmour !" Une preuve supplémentaire que le football est bel et bien un miroir de la société. Reste à savoir le modèle qui nous convient le mieux.





Un grand merci à ADAM BENSOUSSAN,  
NICOLAS SERRE, GUILLAUME SALMON,  
ANNE RONDEAU et au PARC DES PRINCES.

— BOE STRUMMER

"UN MAILLOT, C'EST UN MARQUEUR  
IDENTITAIRE. QUAND TU EN PORTES  
UN, C'EST BEAUCOUP PLUS SÉRIEUX  
QU'ON NE LE CROIT, IL NE FAUT  
PAS LE PRENDRE À LA LÉGÈRE"